Dynasties familiales et création d'entreprises : succès et échecs des entrepreneurs horlogers de la vallée de Delémont : l'exemple des familles Piquerez et Ruedin

Autor(en): **Kleisl, Jean-Daniel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **102 (1999)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685164

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Dynasties familiales et création d'entreprises : succès et échecs des entrepreneurs horlogers de la vallée de Delémont : l'exemple des familles Piquerez et Ruedin

Jean-Daniel Kleisl

Thème classique de l'histoire d'entreprise, le patronat familial est une donnée essentielle de la vie économique d'une région. Dans la vallée de Delémont, le capitalisme familial horloger et les réseaux qu'il a créés ont eu une influence majeure sur le développement économique et industriel de celle-ci, principalement pour la période 1936-1974.

Comment le capitalisme familial s'est-il implanté dans la vallée et plus généralement dans la partie catholique du Jura ? Quelles sont ces caractéristiques ? Comment assure-t-il sa reproduction ? Quels en sont les forces et les faiblesses ? Nous essaierons de répondre à ces questions par une étude de cas à travers l'exemple des entreprises Piquerez et Ruedin, construites autour de ce noyau familial. Nous nous sommes inspirés pour ce faire de nos propres recherches effectuées dans le cadre d'un mémoire de licence publié récemment[1].

Nous ne prétendons pas effectuer une modélisation du patronat jurassien, bien qu'une telle entreprise serait envisageable, eu égard aux nombreuses publications d'histoire économique jurassienne ces quinze dernières années[2]. Néanmoins, à travers l'étude de ces deux familles, nous pourrons esquisser une thématique subdivisée en trois points. Tout d'abord, grâce à l'utilisation de sources principalement publiques[3], nous étudierons la généalogie industrielle des familles Piquerez et Ruedin. Nous pourrons mettre en évidence la structure de ces deux réseaux familiaux. Ensuite, nous essaierons d'analyser les processus de transmission dynastique, c'est-à-dire, répondre non seulement à la question de la solidité ou de la fragilité intergénérationnelle des entreprises familiales, mais aussi à la question de l'influence de ces structures familiales sur leur gestion effective. Enfin, nous aborderons la thématique du rôle de la femme dans ces dynasties d'entrepreneurs, thématique encore relativement peu étudiée en histoire d'entreprise, mais d'une importance non négligeable pour notre analyse.

Généalogie industrielle des familles

La famille Piquerez

Originaire d'Epiquerez, dans le Clos du Doubs, la famille Piquerez est une de ces familles jurassiennes qui a vu plusieurs entrepreneurs sortir de ses rangs, ceci en l'espace de quatre générations (1860-1980). Si l'on regarde de près la généalogie industrielle de la famille (cf. Tableau 1), on constate que chaque génération sauf la dernière (la quatrième), a dû «recommencer à zéro», soit parce qu'il y a eu des accidents conjoncturels (faillite ou décès), soit parce que le contrôle des réalisations a échappé des mains des fondateurs.

Pionniers dans l'industrie du Clos du Doubs

Les débuts de cette aventure industrielle mouvementée sont on ne peut plus classiques. Camille Piquerez (1835-1908) exploitait à Essertfallon (commune d'Epiquerez) un domaine agricole et un petit atelier de monteur de boîtes de montres. La création de la ligne de chemin de fer Delémont-Porrentruy et l'attrait de la force hydraulique (le Doubs) ont amené Camille Piquerez à quitter sa ferme et à acheter un vieux moulin à Saint-Ursanne, le Moulin des Lavoirs, pour créer un atelier de monteur de boîtes de montres en 1875[4]. Il fut déclaré en état de faillite en janvier 1884[5]. En 1887, l'aîné de la famille, Arthur Piquerez (1859-1943) reprit à son nom l'atelier de son père[6]. Celui-ci développa et mécanisa l'atelier avec l'aide de sa femme, Thékla, née Homberger. En 1905, par suite de divorce, Arthur Piquerez abandonna Saint-Ursanne et son atelier de boîtes de montres. Son ex-femme, avec l'aide de ses fils Emile et Arthur Piquerez, continua cette production sous la raison sociale Thékla Piquerez[7]. Elle est à l'origine de la création de l'entreprise Thécla SA[8] en 1920, spécialisée dans le matriçage à chaud, encore en activité actuellement. Le Piquerez le plus entreprenant à l'époque fut sans conteste Emile (1888-1949) qui, en plus de sa participation dans la fabrique de boîtes de montres de sa mère, fonda en 1910 la Saint-Ursanne Watch Co[9]. De plus, il est à l'origine (avec Joseph Christe, directeur commercial chez Thécla) de la plus importante réalisation de la famille Piquerez, la Técalémit fondée à Paris en 1921, spécialisée dans la production de pièces de moteurs de voitures (graissage sous pression) et qui deviendra une importante multinationale[10]. Sans entrer dans les détails, il semble que jusque dans les années 1920 cette branche de la famille Piquerez fut, avec la famille Bouvier (deux filles d'Arthur Piquerez, père, ont épousé des Bouvier), une des grandes animatrices de la vie industrielle de la petite cité du Clos du Doubs.

Tableau 1: Généalogie industrielle simplifiée de la famille Piquerez

1. Camille Piquerez (1835-1908)

C. Piquerez (1875-1884, faillite), Saint-Ursanne

2. Arthur Piquerez (1859-1943) + Thékla Homberger (1856-1920) — + Caroline Girardin (1877-1975) — 2. Ervin Piquerez (1869-1921)

A. Piquerez (1887-1905), Saint-Ursanne

A. Piquerez puis Bassecourt Watch Case Co SA (1911-1922, faillite), Bassecourt
Caroline Piquerez (1923-1934), Bassecourt

Piquerez Frères puis E. Piquerez (1886-1921), Bassecourt

3. Emile (1888-1949) et Arthur Piquerez (1896-?)

Thékla Piquerez (reprise de A. Piquerez) (1905-1921) puis Thécla SA, Saint-Ursanne
(toujours en activité)

Técalémit (1921-?), Paris

3. Camille Piquerez (1901-1963) et ses fils
4. Camillo (1936-) et Edouard Piquerez (1943-)

Piquerez & Cie SA (1925-1951), Bassecourt

C. Piquerez SA (depuis 1951), La Neuveville

3. Ervin Piquerez (1909-1971) + Eline Frésard (1915-) et leurs fils
4. Jean-Claude (1938-), Jacques (1942-) et Pierre-Michel (1944-)

E. Piquerez SA (1939-1982), Bassecourt
(toujours en activité sous la raison sociale Valentini SA

Source: Kleisl Jean-Daniel, *Le patronat de la boîte de montre*, 1999, p. 35.

Les Piquerez à Bassecourt

Après la faillite de leur père Camille à Saint-Ursanne, deux des frères Piquerez, Gustave (1864-1931) et Ervin (1869-1921), s'installèrent à Bassecourt. Ils créent en 1886 la société en nom collectif Piquerez Frères[11] qui a pour objectif la fabrication de boîtes de montres. Les raisons de cette installation sont au nombre de trois: présence de voies de communication excellentes (ligne de chemin de fer), existence d'une force hydraulique (la Sorne) et proximité de la Fabrique d'Horlogerie. En effet, il semblerait que la présence d'une unité de production relativement importante ait créé un effet «boule de neige» en attirant plusieurs ateliers d'horlogerie dans les quinze dernières années du XIXe siècle. Outre l'atelier des frères Piquerez, on peut citer entre autres Frédéric Imhof, fabricant de cadrans, à Bassecourt et la société Scheffer Frères et Cie, fabrication de fournitures d'horlogerie, à Courfaivre (qui deviendra Condor SA)[12]. En 1898, Ervin Piquerez reprend à son propre compte l'actif et le passif de la société Piquerez Frères[13].

Quelle est l'importance réelle de ce type d'atelier dans le giron industriel de Bassecourt et particulièrement la fabrique de boîtes métal Ervin Piquerez? Pour le savoir, nous n'avons eu à notre disposition que quelques documents émanant de l'inspectorat des fabriques du canton de Berne (questionnaire et règlements de fabrique)[14]. En octobre 1903, l'entreprise Ervin Piquerez est mise sous le coup de la loi fédérale concernant le travail dans les fabriques. Toutefois, selon Ervin Piquerez, «l'établissement n'a pas plus d'importance qu'il y a dix-huit ans [fondation de Piquerez Frères], époque où l'inspecteur n'a pas jugé nécessaire de me mettre sous le coup de loi». Au moment où il reçoit ce questionnaire, il emploie six ouvriers, dont quatre ont entre quatorze et dix-huit ans. La force hydraulique, d'une puissance approximative de deux chevaux, est utilisée pour l'exploitation de l'entreprise. En 1907, l'entreprise emploie douze ouvriers, dont deux femmes. Pour la petite histoire, selon les termes de l'article 2 du règlement de la fabrique, la semaine de travail est de 65 heures en 1904.

On le constate clairement, l'atelier d'Ervin Piquerez est de taille modeste. Tel est le cas pour une autre création d'un membre de la famille Piquerez à Bassecourt, Arthur Piquerez, le frère d'Ervin. Après son divorce en 1905, celui-ci reprend quelques années plus tard l'actif et le passif de l'atelier de boîtes de montres Girardin pour fonder la société simple A. Piquerez[15].

Voilà, succinctement décrites, les réalisations des frères Piquerez à Bassecourt à l'orée de la Première Guerre mondiale. Ervin Piquerez a dû transformer son entreprise en usine à munitions durant la guerre. Le 7 juillet 1921, celui-ci décède subitement, ceci en plein marasme économique. La raison sociale E. Piquerez est radiée de la *Feuille Officielle Suisse du Commerce*[16]. Arthur Piquerez, quant à lui, eut la trajectoire

suivante. Avec l'aide de ses fils ainsi que de son beau-fils Paul Bouvier, il transforme, le 4 novembre 1919, son entreprise en société anonyme sous le nom de «Manufacture de boîtes de montres de Bassecourt S.A. (Bassecourt Watch Case C°, Ltd.)», qui a pour but la fabrication des boîtes de montres métal et acier[17]. Ce ne fut pas une réussite, la Bassecourt Watch Case C° étant bientôt radiée de la *Feuille Officielle du Commerce* ensuite de faillite[18]! Néanmoins, en 1923, Arthur Piquerez, tant bien que mal, fonda une fois de plus une nouvelle entreprise de boîtes de montres à Bassecourt, dont le chef était sa seconde épouse Caroline Piquerez-Girardin.

La seconde génération de la famille Piquerez suivit des chemins divers, mais, généralement, toutes les réalisations industrielles, que ce soit à Bassecourt ou à Saint-Ursanne, échappèrent des mains de leurs fondateurs. Les entreprises ainsi créées apparaissent souvent victimes des crises conjoncturelles ou même de conflits internes (par exemple, le divorce d'Arthur Piquerez lui fait perdre le contrôle de son entreprise à Saint-Ursanne). En fait, ce sera la troisième génération, représentée par les deux frères Camille et Ervin, qui marquera l'apogée dynastique de la famille en Suisse. Cette troisième génération sera à l'origine du développement industriel de Bassecourt après 1945.

En définitive, nous sommes face à deux tendances très fortes: d'une part, il y a un véritable acharnement industriel avec la fondation de plusieurs entreprises (période 1875-1900 et après la crise du début des années 1920), principalement dans le secteur de la boîte de montres, malgré les aléas conjoncturels dont souffrent particulièrement l'horlogerie et ses branches annexes. On comprend ainsi aisément les changements incessants de raison sociale des ateliers fondés et cette migration du Clos du Doubs jusqu'à Bassecourt. D'autre part, on remarque une forte solidarité familiale horizontale, ce qui, on le verra par la suite, ne sera pas sans conséquence.

La Famille Ruedin

La généalogie industrielle de la famille Ruedin nous apparaît bien différente. Tout d'abord, elle semble plus proche de ce qu'on appelle le patronat de la seconde industrialisation. En effet, plusieurs membres de la famille Ruedin (Tableau 2) sont des directeurs salariés, même si cela ne les empêche pas de devenir par la suite actionnaires majoritaires de l'entreprise. Ensuite, leurs réalisations industrielles, si elles sont quatre fois moins nombreuses, paraissent moins sujettes à des bouleversements que les entreprises fondées par la famille Piquerez.

Originaire du Landeron, la famille Ruedin jouit d'une longue tradition industrielle que nous avons été dans l'impossibilité de retracer tota-

lement. En effet, nous n'avons pu remonter que jusqu'à Jämes (Louis François) Ruedin (1833-1922), le grand-père de Georges Ruedin. Celui-ci était le directeur de la Fabrique d'ébauches de Corgémont, succursale de la Fabrique d'ébauches de Fontainemelon[19]. Il eut 11 enfants, huit (4 filles, 4 garçons dont un mort en bas âge) issus d'un premier mariage et trois (2 garçons, 1 fille) d'un deuxième. Il semble que seuls trois de ses cinq garçons survivants firent carrière dans l'horlogerie.

Deux d'entre eux, Jämes (1869-1936) et Henri (1870-1956) ont été à la tête de la Fabrique d'Horlogerie de Delémont, une fabrique d'ébauches et de finissages qui a commencé ses activités en 1886[20]. En 1896, les frères Ruedin prennent des parts dans la société qui devient «Weber, Ruedin & Cie, Fabrique d'Horlogerie de Delémont», puis, en 1900, «Ruedin & Cie». Cette entreprise fut en 1925 l'un des 26 producteurs d'ébauches membres de l'association qui devint Ebauches S.A. en 1926. La fabrique a été fermée en 1928 à la suite de la restructuration d'Ebauches SA[21].

Le parcours de Georges (Louis) Ruedin (1870-1935), le frère de Jämes et d'Henri, s'avère plus intéressant pour notre propos. Selon sa nécrologie[22], il a travaillé tout d'abord sous la direction de son père à la Fabrique d'ébauches de Corgémont. En 1897, il fonde au Noirmont avec Léon Maître, la société en nom collectif Maîtres Frères et Ruedin dont le but est la fabrication d'horlogerie. En 1900, il se sépare de son associé pour être nommé en 1902 directeur de la Société d'Horlogerie de Reconvilier (Reconvilier Watch C°)[23]. Il le restera jusqu'à sa mort en 1935. La fabrique, la plus importante du village, était spécialisée dans la production de montres «Roskopf». En 1928, Georges Ruedin en devient l'administrateur unique[24]. Ce contrôle total de l'entreprise va permettre à deux de ses fils, André (1902-1947) et Jean-Robert (1905-1997), de lui succéder. Son fils aîné, Georges (1895-1953), suivra une autre voie, qui, on le verra, sera largement soutenue par son père.

Analyse des processus de transmission dynastique

Georges Ruedin SA

Toutes les informations concernant cette partie sont contenues dans les mémoires écrits par Georges Ruedin et son neveu François Charles[25]. La Reconvilier Watch C° avait dans le premier quart du XXe siècle d'importantes relations avec les boîtiers de Bassecourt, principalement Arthur Piquerez. En fait, un changement de politique de la Reconvilier Watch C° à l'égard de ses fournisseurs de boîtes de montres va permettre l'ascension de Georges Ruedin fils, et aussi changer dans une

Tableau 2: Généalogie industrielle simplifiée de la famille Ruedin

1. Jämes Ruedin (1833-1922)

Directeur de la Fabrique d'ébauches de Corgémont, filiale de Fontainemelon SA

2. Jämes (1869-1936) et Henri Ruedin (1879-1956)

Weber, Ruedin & Cie puis Fabrique d'horlogerie de Delémont SA (1896-1926, fermée par Ebauches SA), Delémont

2. Georges Ruedin (1870-1935)

Maître et Ruedin puis G. Ruedin (1897-1902), Le Noirmont

Reconvilier Watch Co SA (1902-?) directeur puis administrateur, Reconvilier

3. Georges Ruedin (1895-1953) + Paulette Honsberger (1894-1964)

puis leur cousin et leurs neveux:
4. François Charles (1925-1988), André (1931-) et Jacques Ruedin (1910-1997)

Jaquat et Ruedin puis G. Ruedin (1926-1971, reprise par les Tréfileries Réunies SA, Bienne, en 1971, puis par le Swatch Group en 1989), Bassecourt

3. Société continuée par ses fils: André (1902-1947) et Jean-Robert Ruedin (1905-1997)

Source: Kleisl Jean-Daniel, *Le patronat de la boîte de montre*, 1999, p. 41.

certaine mesure le destin économique de Bassecourt. En effet, Georges Ruedin père, directeur de la Reconvilier Watch, semble avoir été de plus en plus mécontent de ses relations d'affaires avec Arthur Piquerez. Il fit donc appel à d'autres boîtiers dont un certain Albert Jaquat (1885-1971), qui louait un atelier dans une partie des bâtiments de l'ancienne fabrique d'horlogerie de Bassecourt.

Or, Georges Ruedin voulut développer cette relation commerciale. Il initia son fils Georges à l'affaire, même si celui-ci, technicien-mécanicien du Technicum de Bienne, n'était pas un connaisseur du domaine de la boîte de montres. Le 1er février 1926, est fondée la société en nom collectif Jaquat & Ruedin. Les apports des deux associés sont constitués par le matériel et le stock d'Albert Jaquat ainsi qu'une «remise en espèces» de la famille Ruedin. Albert Jaquat s'occupe de la partie fabrication alors que Georges Ruedin est responsable de la partie commerciale et de la clientèle qui est à créer.

On s'en doute bien, le client principal qui assure à la jeune société la majeure partie de ses commandes n'est autre que la Reconvilier Watch Co. On assiste presque à la formation d'une concentration verticale familiale Ruedin, orchestrée par Georges Ruedin père. Il semblerait par ailleurs que l'entreprise de Bassecourt n'ait dû sa survie pendant la crise des années trente qu'au soutien important (commandes) de la Reconvilier Watch.

Un deuxième exemple pour illustrer cette affirmation est celui de la succession de Georges Ruedin à la tête de son entreprise, qui est devenue une société anonyme, George Ruedin SA, en 1951. Comme Georges Ruedin n'avait pas d'enfant, il prit un des ses neveux, François Charles (1926-1988), né à Martigny, sous son aile protectrice, en l'orientant vers une formation technique. Dans ses mémoires, François Charles écrit la chose suivante (il parle de lui à la 3e personne):

D'entrée, il fut pris en main par son oncle: tests d'orientation à la mécanique de l'entreprise, à la fonderie et au centre d'apprentissage Von Roll (...). La première coulée ayant été faite dans ce creuset tenu par M. Ruedin, suivent des études de mécanicien et technicien ETS à Saint-Imier, le service militaire, des stages professionnels en Suisse et à l'étranger: une formation dirigée d'une main ferme, sans faveurs particulières.

C'est à Londres, en été 1952, qu'une lettre parvient au narrateur: Mme Ruedin lui demande de rejoindre Bassecourt afin de débuter au sein de l'entreprise sous l'œil sévère de son oncle à la carapace d'acier mais au cœur tendre. En quelques mots, collaborer et profiter de ses expériences.[26]

On le voit, le couple père-fils (ou oncle-neveu) est structurant dans la famille Ruedin. Cela permet, semble-t-il, d'assurer de manière assez fiable la pérennité des entreprises aux mains de la famille. De cette explication semble en découler une autre. Malgré le peu de documents que nous avons eus à disposition permettant d'éclairer cette problématique, il apparaît que le principe maître de la gestion de l'entreprise soit la prudence. Que ce soit durant le «règne» de Georges Ruedin ou celui de son neveu François Charles, les investissements ne devaient jamais excéder la capacité d'autofinancement de l'entreprise. De même, c'est cet instinct de prudence qui a incité la famille Ruedin à intégrer son entreprise en 1971 dans un groupe plus puissant, les Tréfileries Réunies de Bienne, bien qu'elle «fût dans une position forte et saine»[27].

Ervin et Camille Piquerez

Au contraire de ce qui se passe chez les Ruedin, la solidarité fraternelle horizontale prime, dans la famille Piquerez, sur la structure verticale père-fils. Le cas des frères Camille (1901-1963) et Ervin Piquerez (1909-1971), fils d'Ervin, est à cet égard exemplaire. Ceux-ci durent recommencer à zéro, l'atelier de boîtes de montres de leur père ayant été fermé à sa mort en 1921. De plus, la fabrique de leur oncle Arthur était en grande difficulté.

Camille Piquerez, l'aîné de la famille, a commencé dès 1924 sa carrière d'entrepreneur en produisant, non pas des boîtes de montres, mais des cadres de bicyclettes[28]. Il y a deux raisons principales à la création d'une fabrique produisant ce genre d'articles. Premièrement, après la crise de 1920-22, Bassecourt voit la naissance de plusieurs fabriques de boîtes de montres, dont Léon Frésard en 1924 et Jaquat et Ruedin en 1926. Il aurait été suicidaire de lancer une production dans un secteur où la concurrence était déjà féroce. Deuxièmement, la crise favorise un moyen de transport bon marché, relativement simple à produire. De 1925 à 1928, Camille Piquerez s'associa avec plusieurs partenaires, mais sans grand succès. Agé de 19 ans, son frère Ervin est engagé en 1929 comme responsable de la production. Camille Piquerez transforme son entreprise en société anonyme en 1935, Ervin étant nommé administrateur. En 1939, Piquerez et Cie SA est la plus grande entreprise de Bassecourt avec 165 ouvriers.

Pendant ce temps, Ervin Piquerez se tourne vers la boîte de montres. En 1935, il est engagé comme chef d'atelier par Léon Frésard (1889-1936) qui vient d'acheter une deuxième fabrique en vue d'étendre sa production. Le lien entre les deux hommes se renforce par le mariage[29]

en 1936 d'Eline Frésard (1915-), la fille de Léon, et d'Ervin Piquerez. Ce mariage est, si l'on peut dire, à l'origine de la création d'Ervin Piquerez SA qui connaîtra un développement exceptionnel après la Seconde Guerre mondiale. Au cours des années cinquante et soixante, elle devient l'une des trois plus grandes entreprises des trois districts du nord du Jura bernois après Von Roll et Burrus, ceci grâce à la production de boîtes de montres étanches en acier de haute qualité lui permettant d'attirer les plus grandes maisons de l'horlogerie suisse (Oméga, Tissot, Longines, etc.). A la mort d'Ervin Piquerez en janvier 1971, la fabrique emploie 550 personnes pour un chiffre d'affaires annuel de 25 millions de francs.

Mais ce n'est pas tout. Entre 1935 et 1950, de nombreuses autres réalisations industrielles ont été initiées par le réseau familial des Piquerez. Trois personnes sont à l'origine d'une grande part du développement industriel de Bassecourt après la Seconde Guerre mondiale (à l'exception de Georges Ruedin), comme on peut le voir sur le tableau 3: Camille et Ervin Piquerez, et le beau-frère d'Ervin, Georges Ceppi. Celui-ci a épousé la seconde fille de Léon Frésard, Denise Ceppi-Frésard (1913-1974).

Les relations entre Ervin Piquerez et son frère Camille sont très importantes[30]. Il y a un jeu de participations croisées dans les conseils d'administration des entreprises de l'un et de l'autre. Durant la guerre, Ervin Piquerez aide à plusieurs reprises son frère qui est en difficultés. En effet, Camille Piquerez n'a pas de relations d'affaires telle que l'armée pour écouler ses vélos, au contraire de Condor. Il se voit obliger de diversifier sa production: seringues et matériel médical, meubles en tubulure d'acier (qui deviendra par la suite l'entreprise Stella SA). En 1945, Ervin Piquerez achète les immeubles de la fabrique de seringues (Instruments Scientifiques de Bassecourt SA) de son frère pour 85000 francs. De plus, il achètera à son frère quelques brevets de sièges en acier. Enfin, il l'aidera à déménager à La Neuveville pour commencer en 1951, sous la raison sociale Camille Piquerez SA, une production de fournitures pour l'horlogerie. Dans les années cinquante, Ervin Piquerez va peu à peu abandonner toutes les participations qu'il possédait pour se concentrer sur sa fabrique de boîtes de montres, dont les investissements sont de plus en plus importants. Néanmoins, le réseau horizontal que la famille Piquerez a développé va permettre de créer plusieurs centaines d'emplois, faisant de Bassecourt un pôle de croissance industrielle important de la vallée de Delémont.

Tableau 3 : Le réseau industrio-familial d'Ervin Piquerez à Bassecourt entre 1945 et 1950

Georges Ceppi (1907-), beau-frère d'Ervin, marié à Denise Ceppi, née Frésard (1914-1973)	**Ervin Piquerez (1909-1971)**, marié à Eline Piquerez, née Frésard (1915-)	**Camille Piquerez (1901-1963)**, frère d'Ervin
1. **Léon Frésard SA**. Directeur, le capital-actions de 120000 francs (1946) est contrôlé par la famille Frésard. 2. **Sétag SA**. Administrateur unique et directeur, capital social de 50000 francs (1946). 3. **Société Immobilière de la maison Léon Frésard SA**. Administrateur unique, capital de 100000 francs (1947).	1. **Ervin Piquerez SA**. Administrateur unique et directeur, contrôle 99% du capital-actions de 350000 francs (1947). 2. **Instruments Scientifiques de Bassecourt SA**. Vice-président du CA (1943-1951), contrôle 41% capital-actions de 300000 francs (1946); EPSA est le propriétaire des immeubles de la société depuis 1945. 3. **Camille Piquerez SA**. Administrateur de 1935 à 1951. 4. **Meubles Aciers SA (Stahlmöbel AG)**. Président du CA, contrôle 96% du capital-actions de 50000 francs (1948-1950).	1. **Camille Piquerez SA**. Administrateur et directeur, capital-actions de 50000 francs (1938). 2. **Instruments Scientifiques de Bassecourt SA**. Directeur (1943-1944). 3. **Meubles Acier SA (Stahlmöbel AG)**. Administrateur (1948-1950).

La succession d'Ervin Piquerez

Comment les successions sont-elles préparées dans la famille Piquerez ? Une structure familiale de solidarité horizontale permet-elle d'assurer des transmissions fortes ? L'analyse de la succession d'Ervin Piquerez par ses trois fils nous apparaît comme un exemple probant. On ne peut pas cacher qu'elle fut un échec. Certes, les fils ont été intégrés par leur père au cours des années 1960 dans la gestion de l'entreprise. Ils ont tout de suite été nommés directeurs sans vraiment avoir fait leurs preuves. Fin 1969, une structure de direction tricéphale est mise en place par Ervin Piquerez pour ses fils, tandis qu'il garde la présidence du Conseil d'administration[31]. Cette structure de direction n'eut pas vraiment le temps de montrer son efficacité. La mort subite du fondateur le 13 janvier 1971, des suites de complications dues à une opération au cœur, porta un coup rude à la direction de l'entreprise.

Il y a plusieurs raisons à cet échec[32]. Tout d'abord, la famille Piquerez semble considérer l'entreprise qui a fait sa fortune comme une source de revenus. La meilleure preuve est la vente par la famille des brevets (détenus par Ervin Piquerez) à l'entreprise pour une valeur de 2 millions de francs, décision qui a pour conséquence d'alourdir considérablement le bilan[33]. Ensuite, la masse des bénéfices distribués augmente de façon drastique entre 1970 et 1975, ceci sans prendre en compte les capacités économiques réelles de l'entreprise. En troisième lieu, il faut bien sûr prendre en compte la crise horlogère du milieu des années 1970. L'inflation, la cherté du franc suisse par rapport aux autres monnaies, mais surtout la révolution du quartz ont porté un coup rude à ce secteur industriel. De plus, la politique d'intégration verticale des grands groupes horlogers comme la Société Suisse pour l'Industrie Horlogère, principal client d'Ervin Piquerez SA, a eu des conséquences néfastes pour l'horlogerie vadaise. En 1975, les fils Piquerez se retirent de la gestion effective de l'entreprise et nomment un manager comme directeur général en espérant que celui-ci saura redresser la situation. En 1980, Ervin Piquerez SA n'occupe plus que 180 personnes pour 10,5 millions de francs de chiffre d'affaires. Sous la pression des banques, la famille Piquerez se retire totalement de l'entreprise en 1982.

Le rôle des femmes

Dans la société à caractère patriarcal de cette région, le rôle joué par les femmes dans l'industrie et l'industrialisation nous apparaît effacé. D'une manière générale, le phénomène de l'industrialisation est essentiellement une affaire d'hommes. Ces propos peuvent sembler des

lapalissades. Néanmoins, il convient de les nuancer. En effet, en deux occasions au moins, les femmes jouent un rôle capital au sein du capitalisme familial. Premièrement, elles peuvent servir de «courroie de transmission» grâce au mariage. Diverses stratégies sont mises en place afin de trouver le meilleur parti et d'assurer la meilleure transmission patrimoniale possible. Deuxièmement, les femmes peuvent jouer, certes plus rarement, le rôle de ce que j'appellerais «tampon intergénérationnel», c'est-à-dire qu'elles assurent une fonction dirigeante dans l'entreprise afin de laisser à la relève le temps de mûrir. Nous prendrons à cet effet deux exemples: Eline Piquerez-Frésard, épouse d'Ervin Piquerez, qui illustrera le premier cas, et Paulette Ruedin-Honsberger, épouse de Georges Ruedin.

Lorsque Léon Frésard est mort en 1936, la même année que le mariage d'Ervin Piquerez avec Eline Frésard, l'entreprise familiale fut transformée en société anonyme, Léon Frésard SA[34]. Ervin Piquerez en fut nommé directeur, tandis que la veuve de Léon Frésard, Flavia Frésard, était présidente du Conseil d'administration avec 50% du capital social et ses deux filles, Denise Frésard et Eline Piquerez-Frésard, s'en partageaient l'autre moitié et siégeaient également dans le Conseil d'administration. L'entreprise, qui était formée par deux fabriques[35], fut scindée en deux lorsque Georges Ceppi, futur époux de Denise Frésard, fut nommé directeur. Il y eut dès lors deux entreprises distinctes: Léon Frésard SA, dont le directeur était George Ceppi, et Ervin Piquerez[36], dont le patron était Ervin Piquerez. On le constate clairement, Eline Piquerez a apporté la moitié de l'héritage de la famille Frésard à son mari, héritage qu'il a ensuite fait fructifié plusieurs fois. De plus, il est à remarquer que lors de la formation de la société anonyme «Ervin Piquerez SA» en 1943[37], les trois membres fondateurs, sont, outre Ervin Piquerez, Eline Piquerez-Frésard et la sœur d'Ervin, Olga Eichenberger-Piquerez, qui a été jusqu'à sa mort en 1969 fondée de pouvoir de l'entreprise.

Le deuxième exemple concerne Paulette Ruedin-Honsberger. Celle-ci a joué un très grand rôle dans la vie de Georges Ruedin SA. Tout d'abord, elle fut pendant longtemps la comptable de la société[38], aidant son mari dans sa gestion commerciale. Ensuite, à la mort de celui-ci en 1953, et alors que son neveu François Charles était nommé directeur, elle prit la présidence du Conseil d'administration tout en assumant les fonctions d'administratrice-déléguée. L'influence de Paulette Ruedin sur l'entreprise fondée par son mari est loin d'être négligeable. Celle-ci ne semble d'ailleurs pas être en retrait dans les décisions stratégiques de l'entreprise et assume la présidence du Conseil d'administration avec conviction, laissant la direction de l'entreprise à ses neveux François Charles et André Ruedin. On peut voir dans sa présidence le prolongement d'une certaine orthodoxie dans la gestion de l'entreprise par le maintien de la structure verticale de la solidarité familiale.

Conclusion

Que faut-il conclure des destins différents de ces deux familles? Actuellement, seule une entreprise est encore aux mains de la famille Piquerez, Camille Piquerez SA à la Neuveville (120 personnes employées), ceci malgré la création de plus d'une vingtaine d'entreprises entre 1875 et 1950. Certes, plusieurs sont encore en activité actuellement: Thécla SA à Saint-Ursane, Valentini SA et Sanitex (qui a repris les Instruments Scientifiques de Bassecourt) à Bassecourt. Le système de solidarité horizontale de la famille Piquerez a permis, à travers ces multiples fondations d'entreprises, de créer plusieurs centaines d'emplois à Saint-Ursanne et à Bassecourt. Il est une des causes importantes du développement industriel de ces deux villages, mais plus généralement de la vallée de Delémont et du Clos du Doubs au XXe siècle. De plus, on s'aperçoit qu'un véritable réseau familial de compétence technique s'est formé et à contribuer à renforcer la nébuleuse industrielle jurassienne.

Néanmoins, cette solidarité horizontale présente des limites. L'échec de la succession d'Ervin Piquerez nous semble à cet égard exemplaire. On pourrait presque dire que la dynastie Piquerez n'a pas une conscience nette de son existence, au contraire d'autres dynasties d'entrepreneurs connues comme les Viellard-Migeon[39] ou encore, plus près de chez nous, des familles Burrus ou Lang.

Concernant la famille Ruedin, on remarque, comme nous l'avons déjà précisé, une prudence certaine dans la gestion, induite, on le sait, par la verticalité des rapports dynastiques (couple père-fils). Cette structure permet d'assurer aux entreprises créées par la famille une certaine pérennité.

On peut se poser la question de la représentativité des deux familles étudiées dans le giron de la vallée de Delémont et plus généralement du Jura catholique. D'un côté, la famille Piquerez, originaire de cette région, affiche un dynamisme certain dans la création d'entreprises, mais aussi une façon quelque peu brouillonne de procéder. De l'autre, la famille Ruedin crée trois ou quatre entreprises et essaie de les maintenir pendant plusieurs générations.

Dès lors, à quoi ressemble le patronat familial horloger jurassien? La crise des années 1970 apparaît comme un véritable révélateur de l'attitude de certains patrons. Louis Lang SA, à Porrentruy, semble le contre-exemple parfait de la famille Piquerez et se rapproche plus du cas Ruedin. Par contre, La Générale SA[40] va dans le sens des Piquerez. En d'autres termes, d'autres investigations d'entreprises horlogères jurassiennes sont nécessaires!

Jean-Daniel Kleisl (Yverdon-les-Bains) est assistant à l'Université de Neuchâtel.

NOTES

[1]KLEISL Jean-Daniel, *Le patronat de la boîte de montre dans la vallée de Delémont: l'exemple de E. Piquerez S.A. et de G. Ruedin S.A. à Bassecourt (1926-1982)*, Delémont, Ed. Alphil, 1999, 245 p.

[2]En particulier les travaux de François Kohler concernant la Fabrique Jurassienne de Meubles à Delémont, la coutellerie Wenger, mais aussi ses publications sur l'horlogerie jurassienne et le syndicalisme de l'horlogerie et des machines. Sans vouloir faire une recension de tous les articles et autres études sur le sujet, on peut citer les travaux de Christophe Koller sur l'industrialisation du Jura bernois dans le dernier quart du XIXe siècle, de Christine Gagnebin-Diacon sur la Tavannes Watch, et surtout l'excellente étude de l'entreprise de cyles Condor à Courfaivre effectuée par Alain Cortat.

[3]Registre des bourgeois, commune d'Epiquerez; Registre des familles, commune du Landeron-Combes; *Feuille Officielle Suisse du Commerce (FOSC)*.

[4]SCHINDELHOLZ Roger, «Monographie d'entreprise: Thécla S.A. à Saint-Ursanne», dans *Intérêts du Jura*, N°3, mars 1971, p. 82-86.

[5]*Feuille Officielle Suisse du Commerce (FOSC)* 14.2.1884.

[6]*FOSC* 6.4.1887.

[7]*FOSC* 9.4.1904 et 19.4.1906.

[8]*FOSC* 20.8.1920.

[9]*FOSC* 15.10.1910.

[10]*40 ans, Técalémit, 1922-1962*, Paris (plaquette anniversaire de l'entreprise).

[11]*FOSC* 7.2.1888. La société a commencé ses activités le 1.10.1886.

[12]Annuaire Davoine, 1897, p. 405. Sur les Frères Scheffer, voir CORTAT Alain, *Condor. Cycles, motocycles et construction mécanique 1890-1980. Innovation, diversification et profits*. Delémont, Alphil, 1998, p. 52-63.

[13]*FOSC* 11.3.1898.

[14]Documents aimablement communiqués par la section FTMH de Delémont.

[15]*FOSC* 10.7.1911.

[16]*FOSC* 22.9.1922.

[17]*FOSC* 9.2.1920.

[18]*FOSC* 4.4.1922.

[19]Registre des familles, Commune du Landeron-Combes, vol. 2, f. 76. Voir aussi la nécrologie de Georges Ruedin-Mathez, père de Georges Ruedin, dans *Journal Suisse d'horlogerie*, N° 1, janvier 1935, p. 36.

[20]PRITCHARD Kathleen H., *Swiss Timepiece Makers 1775-1975*, NAWCC, 1997, D-15.

[21]KOHLER François, *L'histoire du syndicalisme dans l'horlogerie et la métallurgie de la vallée de Delémont*, Delémont, FTMH, 1987, p. 42.

[22]*Journal Suisse d'horlogerie*, N° 1, janvier 1935, p. 36.

[23]*Chronique du Jura bernois*, Zürich, H. Diriwächter, 1947, p. 320.

[24]*FOSC* 26.9.1928.

[25]RAIS André & RUEDIN Georges, *L'histoire de la vieille fabrique de Bassecourt 1874-1943* (vol. I), 79 pages dactylographiées + pièces justificatives et photographies (contient un addendum pour les années 1944 à 1951) et CHARLES François, *L'histoire de la vieille fabrique de Bassecourt 1944-1982* (vol. II), 86 p. dactylographiées avec documents et photographies. Pour plus de détails sur ces documents, cf. KLEISL Jean-Daniel, *Le patronat de la boîte de montre...*, 1999, p. 23-24.

[26]CHARLES François, *ibid.*, p. 3-4.

[27]*Ibid.*, p. 18. En 1977, la Société Générale pour l'Horlogerie Suisse SA (ASUAG) entre dans le capital social de l'entreprise. Depuis 1989, Georges Ruedin SA est une filiale du Swatch Group.

[28]*Chronique du Jura bernois*, Zürich, H. Diriwächter, 1947, p. 412-413.

[29]Registre des bourgeois, Commune d'Epiquerez, vol. 3, f. 25.

[30] Sur le sujet, cf. KLEISL Jean-Daniel, *Le patronat de la boîte de montre...*, 1999, p. 90-94.

[31] «Ervin Piquerez SA: Rapport du Conseil d'administration sur l'exercice 1969 à l'Assemblée générale des actionnaires, 15 juin 1970». Dossier 124, Entreprise EPSA, archives FTMH, Delémont.

[32] Cf. KLEISL Jean-Daniel, *op. cit.*, p. 162-172.

[33] «Bilan 1971», Archives EPSA.

[34] *FOSC* 5.5.1937.

[35] Registre foncier de Delémont, vente d'immeubles du 6 juillet 1937, série IV, 6789.

[36] *FOSC* 16.4.1940.

[37] Statuts de la société Ervin Piquerez SA à Bassecourt du 17 février 1943.

[38] CHARLES François, p. 13-14.

[39] LAMARD Pierre, *De la forge à la société holding: Viellard-Migeon et Cie*, Paris, Polytechnica, 1996.

[40] Holding, détenu en partie par la famille Bourquard, gérant plusieurs entreprises de boîtes de montres dans la vallée de Delémont, en Ajoie, ainsi qu'en Asie du Sud-Est. En 1983, sous la pression des banques, La Générale SA fusionne avec Ervin Piquerez SA pour former Piquerez-Bourquard SA.

[1] Sur le sujet, cf. KLEISL Jean-Daniel, *Le patronat de la boîte de montre...* 1999, p. 100-04.

[2] « Ervin Piquerez SA : Rapport du Conseil d'administration sur l'exercice 1999 à l'Assemblée générale des actionnaires, 15 juin 1920 » (Delémont, 12 p.). Interpriseé ERPSA, archives FTMH.

[3] Delémont, *L'exemple de E. Piquerez S.A. et de G. Ruedin S.A. à Bassecourt (1926-1951)*, Delémont, Alphil, 1999, 245 p.

[4] CF. KLEISL Jean-Daniel, op. cit., p. 162-172.

[5] En particulier les travaux de François Kohler concernant ERPSA, Bilum, 1971 puis ERPSA, MOSO, 1973 et le syndicalisme de Delémont, ouvrage manuscrit de juillet 1974, archives FTMH, les articles et autres études sur le sujet, on peut citer les travaux de Christophe Gaillard, réalisation du Jura bernois, Bienne, 1978 ; Rapport de la commission de la zone franche Piquerez SA à Bassecourt, 1978 ; Rapport de la commission de la zone franche Ruedin SA à Bassecourt, 1978 ; CHARLES François, sur la Tavannes Watch, et surtout l'excellente étude de l'auteur, *L'histoire de la vieille fabrique de Bassecourt 1942-1982*, 1982, 86 p.

[6] LAMARD Pierre, De la forge à la société holding : Vieillard-Migeon et Compagnie, Besançon, Cêtre, 1999.

[7] Registre des bourgeois, commune d'Epiquerez ; Registre des familles, commune de Delémont, 1999.

[8] Holding, détenu en partie par la famille Bourquard, spécialisé dans les métaux de haute précision des banques. La Générale SA italienne avec Ervin Piquerez SA pour l'union Piquerez-Bourquard SA.

[9] *Feuille Officielle Suisse du Commerce (FOSC)* 14.2.1884.

[10] *FOSC* 6.4.1887.

[11] *FOSC* 9.4.1904 et 19.4.1906.

[12] *FOSC* 20.8.1920.

[13] *FOSC* 15.10.1910.

[14] *40 ans, Tecdemic 1922-1962*, Paris (plaquette anniversaire de l'entreprise).

[15] *FOSC* 7.2.1898 : La société a commencé ses activités le 1.10.1886.

[16] Annuaire Davoine, 1897, p. 405. Sur les Frères Schaller, voir CORTAT Alain, *Cycles, motocycles et construction mécanique 1890-1980. Innovation, diversification et profits*, Delémont, Alphil, 1998, p. 52-61.

[17] *FOSC* 11.3.1898.

[18] Documents aimablement communiqués par la section FTMH de Delémont.

[19] *FOSC* 10.7.1911.

[20] *FOSC* 22.9.1922.

[21] *FOSC* 9.2.1930.

[22] *FOSC* 4.4.1922.

[23] Registre des familles, Commune du Landeron-Combes, vol. 2, f. 76. Voir aussi la nécrologie de Georges Ruedin-Mathez, père de Georges Ruedin, dans *Journal Suisse d'horlogerie*, N° 1, janvier 1935, p. 36.

[24] VRETCHARD Kathleen H., *Swiss Timepiece Makers 1775-1975*, NAWCC, 1997, D-15.

[25] KOHLER François, *L'histoire du syndicalisme dans l'horlogerie et la métallurgie de la vallée de Delémont*, Delémont, FTMH, 1987, p. 42.

[26] *Journal Suisse d'horlogerie*, N° 1, janvier 1935, p. 36.

[27] *Chronique du Jura bernois*, Zürich, H. Dürlwächter, 1947, p. 320.

[28] *FOSC* 26.9.1928.

[29] RAIS André & RUEDIN Georges, *L'histoire de la vieille fabrique de Bassecourt 1874-1943* (vol. I), 79 pages dactylographiées + pièces justificatives et photographies (contient un additif pour les années 1944 à 1951) et CHARLES François, *L'histoire de la vieille fabrique de Bassecourt 1942-1982* (vol. II), 86 p. dactylographiées avec documents et photographies. Pour plus de détails sur ces documents, cf. KLEISL Jean-Daniel, *Le patronat de la boîte à montre...*, 1999, p. 23-24.

[30] CHARLES François, *ibid.*, p. 3-4.

[31] *Ibid.*, p. 18. En 1977, la Société Générale pour l'Horlogerie Suisse SA (ASUAG) entre dans le capital social de l'entreprise. Depuis 1989, Georges Ruedin SA est une filiale du Swatch Group.

[32] *Chronique du Jura bernois*, Zürich, H. Dürlwächter, 1947, p. 412-415.

[33] Registre des bourgeois, Commune d'Epiquerez, vol. 3, f. 25.